

Études littéraires africaines

SCHUYLER (George S.), *L'Internationale noire : histoire d'un génie noir face au monde*. Trad. de l'anglais par Julien Guazzini. Paris ; Genève : Éditions Sans Soleil, 2022, 197 p. – ISBN 978-2-957-95000-3



Ninon Chavoz

Number 54, 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1098497ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1098497ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Chavoz, N. (2022). Review of [SCHUYLER (George S.), *L'Internationale noire : histoire d'un génie noir face au monde*. Trad. de l'anglais par Julien Guazzini. Paris ; Genève : Éditions Sans Soleil, 2022, 197 p. – ISBN 978-2-957-95000-3]. *Études littéraires africaines*, (54), 145–146. <https://doi.org/10.7202/1098497ar>

pour rejoindre un collectif plus large (celui des furtifs pour Tischka, celui du Tout-Monde pour Ivy), laissant à leurs proches un cryptique message pour tout sésame (un silex gravé pour Ivy, un glyphe tracé sur le mur pour Tischka). Le goût manifeste d'Alain Damasio pour les narrations polyphoniques, où la voix de chaque personnage est rendue identifiable par un signe typographique mais surtout par les idiosyncrasies linguistiques qui la caractérisent, s'avère enfin particulièrement propice à une transposition en contexte francophone, permettant le déploiement concomitant d'une langue normée et de parlars hybrides ou créolisés (songeons, en dehors même du champ de la science-fiction, à *Un rêve utile* de Tierno Monénembo). Au soubassement tout deleuzien de la fiction de Damasio, Michael Roch substitue pourtant un arrière-plan glissant : ses héros sont ainsi à la recherche du « Tout-Monde », dont la légende urbaine fait non plus un concept mais un lieu concret, qui permettrait de réparer simultanément les « cicatrices de notre Terre-mère » et les « blesses humaines » ; ils n'exercent pas, comme ceux de Damasio, la profession de chasseurs, susceptibles de verser dans le « devenir-animal » pour mieux capturer leur proie, mais celle de traducteurs vivant « en présence de toutes les langues du monde », ou presque. Par cet entrecroisement de références, *Tè Mawon* nous offre ainsi, en sus d'une lecture plaisante, une double démonstration : celle de la fertilité de la transposition d'une théorie en fiction, et celle de la richesse d'une histoire littéraire intégrée, qui bouscule les compartimentations du champ littéraire pour faire dialoguer étroitement littérature et science, culture populaire et culture savante, littérature française et francophone.

Ninon CHAVOZ

SCHUYLER (George S.), *L'Internationale noire : histoire d'un génie noir face au monde*. Trad. de l'anglais par Julien Guazzini. Paris ; Genève : Éditions Sans Soleil, 2022, 197 p. – ISBN 978-2-957-95000-3.

Que penserait-on d'un homme de « génie » qui, dès le milieu des années 1930, aurait arraché aux puissances coloniales l'indépendance de l'ensemble des pays africains ? D'un savant qui aurait pour ce faire recouru aux armes de la science, en se dotant de technologies égales ou supérieures à celles de l'homme blanc, développant entre autres des méthodes de culture hydroponiques qui révolutionnent le marché agro-alimentaire et une centrale électrique « verte » fonctionnant à base d'énergie solaire ? D'un philanthrope enfin, qui aurait préparé les populations africaines à l'autonomie en procédant à une alphabétisation de masse et en offrant aux plus brillants sujets – garçons et filles confondus, sans discrimination – une formation d'excellence à l'étranger ? Assurément, à un tel visionnaire, il faudrait tirer notre chapeau, en lui reconnaissant la capacité de faire advenir une véritable utopie panafricaine – de celles dont rêvent encore

aujourd'hui des auteurs comme Léonora Miano et Felwine Sarr. Le personnage du docteur Belsidus, imaginé par l'écrivain afro-américain George Schuyler pour un roman-feuilleton paru dans les colonnes du *Pittsburgh Courier* entre novembre 1936 et juillet 1937, est cependant loin d'être un saint : la personnalité pour le moins inquiétante de ce méchant de James Bond avant l'heure, commandant d'une main de fer un réseau tentaculaire de lieutenants disséminés sur tout le continent, contribue très vite à ébranler les fondements de l'utopie et à y glisser incidemment un ferment dystopique. Le bienfaiteur des peuples noirs, à l'origine de l'éponyme « internationale noire » puis de « l'empire noir » qui suivra (la traduction du second volet de la saga est annoncée pour 2023), est d'emblée présenté comme un assassin de sang-froid, prêt à tout pour parvenir à ses fins et capable d'envisager sans sourciller – et même de justifier par un souci de revanche historique – l'extermination des populations blanches, en Afrique et dans le monde entier. La première fois qu'il croise la route du sulfureux docteur, le jeune journaliste Carl Slater, narrateur du récit, le surprend ainsi occupé à mettre à mort une séduisante jeune femme blanche, qui aurait failli à sa mission d'informatrice ; plus tard, dans les dernières pages de ce premier volet, une autre conquête de Belsidus, la belle Martha Gaskin, l'aidera à tirer les ficelles pour déclencher la Seconde Guerre mondiale, en attisant les tensions entre la France et l'Angleterre d'une part, l'Italie et l'Allemagne d'autre part.

À bien des égards, George S. Schuyler pourrait donc être considéré comme un auteur visionnaire, anticipant, au lendemain de la crise éthiopienne, les événements marquants des années et des décennies à venir, du déchirement de l'Europe au mouvement des décolonisations, en passant par l'essor de l'antisémitisme et par le développement des Églises du réveil en Afrique subsaharienne. Cette capacité d'anticipation, qu'on retrouve en France chez un auteur dit colonial comme Marcel Barrière (voir *ELA* n°48, 2019, p. 224-227), va de pair avec un art consommé du feuilleton : il ne manque à *L'Internationale noire* ni portes dérobées, ni poisons fulgurants, ni baisers volés à une belle aviatrice bottée de cuir, ni fauves domestiques. Aussi la fin de l'ouvrage laisse-t-elle le lecteur sur sa faim, avide de découvrir la suite de ces rocambolesques aventures... On ne peut que saluer cette traduction d'un texte dont les ressorts littéraires, en apparence faciles, dissimulent une analyse lucide de l'époque et un message panafricain pour le moins ambigu : preuve s'il en fallait que les contre-littératures, pour reprendre le terme forgé par Bernard Mouralis en 1975, loin de devoir être cantonnées au statut de pur divertissement, sont aussi des fictions pensantes.